

PARIZAN

Bulletin du Dojo Zen de Paris
fondé par maître Taisen Deshimaru

LE KESA TRANSMIS À MINUIT

APRÈS QU'ENŌ eut fait écrire sur un mur du temple de Kōnin sa fameuse stance¹, voici son histoire, qu'il relata par la suite devant une grande assemblée de moines et de laïcs² :

« En lisant la stance, les moines furent stupéfaits. Je n'en étais pas moins retourné aux cuisines. Le cinquième patriarche s'était tout de suite aperçu que j'avais acquis le sens ultime. Mais, pour calmer l'agitation des moines, il déclara : "Celui-ci non plus n'a pas compris!"

Néanmoins, en secret, il me fit venir à minuit dans la grande salle. Là, il m'exposa toute la signification du *Sutra du Diamant*. En l'écoutant, je fus éveillé totalement. Cette nuit-là, à l'insu de tous, je reçus le Dharma.

"Maintenant que je t'ai transmis le *kesa* et l'enseignement, tu es devenu le sixième patriarche. Ce *kesa* transmis à un seul de génération en génération, en est le témoignage. Le Dharma qui ne se communique que de cœur à cœur est propre à conduire directement les hommes jusqu'à la révélation de leur nature profonde."

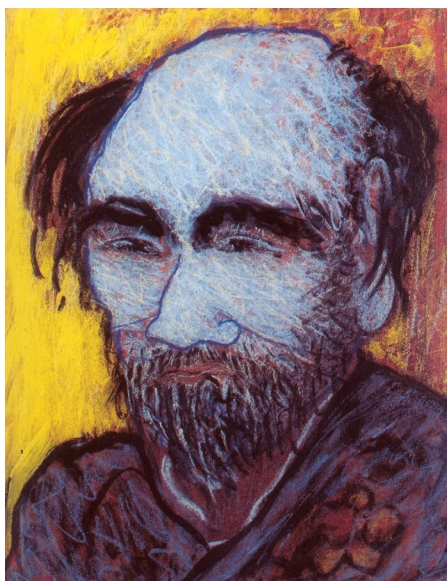
Le cinquième patriarche ajouta :

"Depuis les temps anciens, chaque fois que le Dharma est ainsi transmis, la vie du moine qui devient le nouveau patriarche ne tient plus qu'à un fil! Si tu restes ici, tes jours seront en danger. Il faut que tu partes immédiatement.

[...] Va maintenant! Descends vers le sud et cache-toi, que nul ne puisse te découvrir. Pendant trois ans, ne prêches pas encore la Loi. Au bout de trois ans, je quitterai ce monde. Il n'y aura plus de danger pour toi. Alors tu pourras guider les égarés. Quand tu seras à

¹ Voir en page 3.

² Le récit se trouve dans *Les maîtres zen* de Jacques Brosse, aux éditions Albin Michel.



ENŌ
par Reikai Vendetti

même d'ouvrir leur esprit, tu ne seras plus différent de moi.»

S'ensuit une course-poursuite dans les montagnes pour s'emparer du *kesa*, par une centaine d'hommes, à la tête desquels un moine ex-général féroce et brutal. Dans certaines versions de l'épopée, le symbole de la transmission s'avère, tel l'épée Excalibur, impossible à soulever par les bandits...

Il semble donc qu'à cette époque de l'âge d'or du *chan*, la vie monastique n'était pas un long fleuve tranquille, et que jalousies et rivalités allaient bon train entre pratiquants de la Voie.

Mais nous noterons aussi qu'Enō, qui n'était alors même pas moine, n'aurait eu de relation à son maître que durant cette fameuse « nuit de la transmission », alors que Jinshū, le doyen du monastère, certainement le plus assidu et qualifié des disciples, était donné grand favori. Cette histoire nous interpelle sur la nature de la relation de maître à disciple dans le zen.

ÉDITORIAL

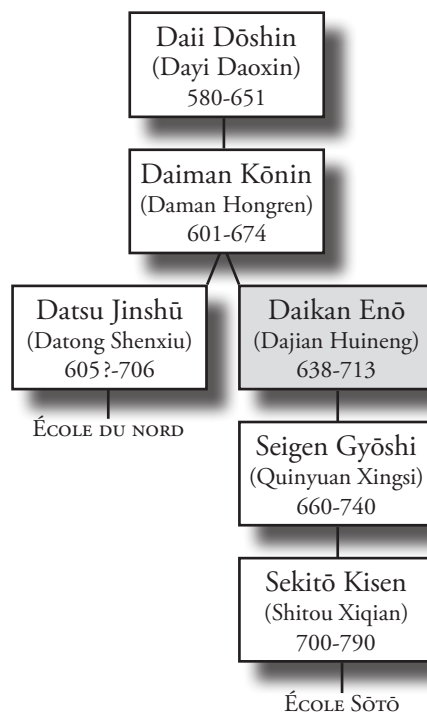
☞ À celles et ceux qui pratiquent au Dojo Zen de Paris, le portrait ci-contre n'est pas inconnu.

Disciple de Kōnin, Enō (en chinois Huineng, 638-713) certifia quarante-trois disciples, dont Yoka Daishi, qui n'eut pas de successeur, Seigen et Nangaku, qui sont à l'origine des « cinq maisons » du zen : Sōtō, Hōgen, Unmon, Igyō et Rinzaï.

Ayant perdu son père très jeune, Enō vivait avec sa mère et vendait du bois. Illettré, on dit qu'il s'éveilla en entendant un voyageur prononcer cette célèbre phrase du *Sutra du Diamant* : « Quand l'esprit ne demeure nulle part, alors le véritable esprit apparaît. »

Son enseignement est le suivant : La sagesse suprême est immanente à la nature propre. La Voie consiste simplement en une conduite juste. Voilà de quoi éclairer notre pratique de zazen.

J.-P. R.



J.-P. R.

ENŌ, LE LAÏC INCULTE

ENŌ, SIXIÈME PATRIARCHE chinois et trente-troisième successeur du Bouddha Shakyamuni, occupe une place tout à fait à part dans l'histoire du zen. Au sein de la ligne continue que trace la transmission, il se situe à un point de rupture, comme un nœud sur une tige de bambou. Rupture, pour commencer, avec l'ancien patriarcat, puisqu'avec Enō s'éteint la transmission de la robe (*kesa*) de Bodhidharma; transmission qui, à en croire les textes, se justifiait par le manque de confiance des Chinois envers cet Indien et ses successeurs immédiats, mais n'a plus de raison d'être à partir d'Enō, car l'enseignement est désormais accepté et les doutes des disciples sont dissipés. Rupture aussi avec l'archaïsme indien du zen des premiers patriarches : avec Enō, le zen prend son visage spécifiquement chinois, et en ce sens, le sixième patriarche est le véritable fondateur du *chan*, qui reste certes profondément bouddhiste mais s'imprègne alors de la pensée taoïste et confucianiste, tandis qu'au didactisme indien, enclin à la métaphysique, se substituent le pragmatisme et l'humour chinois. Rupture encore dans la mesure où, contrairement à ses prédécesseurs, moines versés dans la lecture des sutras, Enō est un illettré, et qu'il recevra l'ordination quinze ans après avoir reçu la transmission. Rupture enfin du fait que son accession au patriarcat inaugure la première ramification dans l'arbre de la transmission – la séparation entre l'école du sud et l'école du nord – et que dès sa mort sa lignée se subdivise en cinq écoles.

Héritier du *dhyānā* de Bodhidharma et fondateur du *chan*, père de l'école du sud et source des « cinq maisons » du zen, Enō a donc une stature particulièrement imposante, encore magnifiée par le fait que le *Sutra de l'Estrade*, dont il est l'auteur, est le seul texte en langue chinoise qui ait jamais accédé au statut de sutra. Sa notoriété toutefois ne va pas sans une légère odeur de souffre, qui explique dans une certaine mesure l'attrait qu'il continue d'exercer, notamment chez les intellectuels. Ce prestige tient essentiellement au côté

spontanéiste de l'école du sud – celle de la voie subite et de l'accès immédiat à la « nature propre » –, qui rejette l'étude des sutras et la méthode graduelle de l'école du nord, menée par Jinshū; il tient aussi à l'interprétation du *Sutra de l'Estrade* selon laquelle Enō aurait considéré la pratique de *zazen* comme une perte de temps, en tout cas pour l'élite des gens « supérieurement intelligents ». Mais cette façon de voir est un peu caricaturale.



Enō déchirant les sutras, par Liang Kai

En fait, la rupture entre l'école du sud et l'école du nord n'est pas aussi tranchée qu'il n'y paraît et, comme à la génération suivante entre Basō et Sekitō, les disciples circulent entre Enō et Jinshū. Même si Enō a davantage de charisme, les deux maîtres reconnaissent leurs mérites mutuels. C'est ainsi que, contacté par l'empereur qui cherche un instructeur, Jinshū l'aiguille vers Enō, qui de son côté écrit dans le *Sutra de l'Estrade* : « La raison des dénominations "subite" et "graduelle" est la suivante : quant à leurs facultés mentales, certains disciples sont supérieurs à d'autres. Pour ce qui se rapporte au dharma, la distinction entre "subit" et "graduel" n'existe pas. » À ceux qui pensent que l'école du sud rejette définitivement l'étude des sutras, Enō a répondu : « C'est une grave offense de mal parler des sutras. »

L. B.

(Pèlerinage chez les maîtres éminents, Sully)

JE VAIS VOUS ENSEIGNER, mes amis, la méthode de la *Mahāprajñāparamitā*. [...] *Mahā* signifie « grand » et grand désigne l'immensité de l'Esprit, vaste comme l'espace vide. Mais ne restez pas assis l'esprit vide : vous assimilerez le vide à une chute dans le néant. Le vide des espaces peut contenir le soleil, la lune et les étoiles, la grande terre, ses montagnes et ses fleuves, toutes les espèces d'arbres et de plantes, les hommes bons et les mauvais, les bonnes et les mauvaises choses, les paradis et les enfers : tout se trouve dans le Vide. L'essence de l'homme est vide en ce sens également.



Le Bouddha est le fait de notre essence : n'allons pas le chercher ailleurs qu'en nous-mêmes. Égaré quant à son essence, le Bouddha est un être ordinaire; illuminé dans son essence, l'être ordinaire est Bouddha.

[...]

Un instant d'illumination dans l'égalité

Fait spontanément de l'être ordinaire un Bouddha.

Dans notre esprit il y a naturellement un Bouddha.

Et cet intime Bouddha est le vrai Bouddha.

Si nous n'avons un esprit de Bouddha, Où irions-nous chercher le Bouddha?



Ceux qui s'illuminent par eux-mêmes n'ont recours à nul autre ami qu'eux-mêmes. Si vous partez loin de vous-mêmes à la recherche d'un ami dans le bien en espérant qu'il vous libérera, vous ne trouverez jamais rien ni personne, car c'est en reconnaissant votre ami intérieur, votre propre esprit, que vous parviendrez à la libération.

Le Sutra de l'Estrade

AU-DELÀ DE LA POUSSIÈRE DU MONDE

En vérité, le Grand Corps est bien au-delà de la poussière du monde. Qui pourrait croire qu'il existe un moyen de l'épousseter?

(Fukanzazengi de Dōgen)

C'est une bonne question. Nous sommes tous plongés dans cette poussière... Et ce texte, composé dans les années 1200, reste aujourd'hui éclatant par sa vérité éternelle.

Maître Dōgen fait ici directement allusion à l'histoire très connue de deux disciples de maître Kōnin, le cinquième patriarche, Jinshū et Enō. Kōnin avait deux sortes de disciples : Jinshū, qui comparait la pratique bouddhiste à l'acte de nettoyer un miroir ; et Enō, qui affirmait qu'originellement il n'y a pas d'impureté, donc nul besoin de nettoyer quoi que ce soit. Ces deux positions existaient aussi bien avant Enō, et même avant l'arrivée de Bodhidharma en Chine. Elles existent encore aujourd'hui mais sous une forme un peu sclérosée. Aujourd'hui tout le monde se moque de la position de Jinshū, l'école graduelle, et se félicite d'appartenir à l'école d'Enō, l'école immédiate ou instantanée. Bien sûr, notre pratique, notre *gyōji*, est l'immédiat. Tout se passe dans le moment présent, ici et maintenant.

Maître Kōnin demande donc à ses disciples d'écrire un poème pour montrer leur compréhension, leur sagesse.

Jinshū écrit :

« Le corps est l'arbre de la Bodhi.

Le cœur-esprit comme un miroir brillant.

Sans cesse nous les époussetons et les essayons,

Afin de ne pas laisser attacher la poussière. »

Et Enō, qui avait la position la plus facile (car personne ne l'attendait au tournant!), écrit en réponse à Jinshū :

« Il n'y a pas d'arbre de la Bodhi,
Ni de miroir brillant.

Puisque finalement tout est vide,

Où la poussière pourrait-elle se déposer? »

Le poème d'Enō met en lumière cette idée que vérité et illusion ne peuvent

être séparées, différenciées. Ceci est fondamental et absolument essentiel à réaliser pour comprendre l'enseignement zen – par le corps, pas par la tête.

Celui qui sépare, qui fait une distinction entre vérité et illusion, n'exprime qu'un point de vue de l'esprit humain, provenant de son cerveau frontal. Bien sûr, chacun a son point de vue propre. Même l'animal : par exemple, l'homme conçoit le jour comme le hibou conçoit la nuit. Mais ce ne sont que des points de vue : celui d'un hibou, celui d'un homme. Et ici, dans le zen, aucun point de vue ne nous intéresse. Il s'agit d'aller au-delà.



Le clair de lune brille sur le lac
Sumi-e de maître Taisen Deshimaru

Maître Sōsan écrit ceci : « Ne cherche pas la vérité. Contente-toi d'arrêter les *ken*. » *Ken* veut dire opinion, jugement. *Ken* vient de notre ego individuel, de notre petit soi, et c'est cet ego qui sépare illusion et réalité. Chacun évidemment a ses opinions, ses préférences, ses goûts, ses dégoûts, mais il est important de réaliser que ce n'est que personnel. Nous pouvons alors comprendre qu'il n'y a pas de miroir, et ainsi, pas d'endroit où la poussière puisse se déposer. Finalement le débat entre les positions d'Enō et de Jinshū touche à une question de conscience : alors que chez Enō il s'agit de tourner la conscience à 180 degrés, chez Jinshū il s'agit plutôt de progresser jour après jour. Jinshū était le premier disciple de Kōnin, il comprenait absolument tout, mais il n'aurait jamais fait un vrai maître. Enō était ce vrai maître ; et Kōnin l'a reconnu en lui transmettant son *kesa* et son bol.

Ph. C.

(Zen Simple Assise, éditions Désiris)

VOICI UNE HISTOIRE CÉLÈBRE à propos de maître Enō :

Au cours d'une promenade, le sixième patriarche chinois passe devant deux moines qui observent un drapeau flottant au vent. L'un d'entre eux dit :

– Tiens! Le drapeau bouge!

– Non, c'est le vent qui bouge, dit l'autre.

– Non, non. C'est votre esprit qui bouge, remarque Enō.

On raconte aussi que, par la suite, une nonne qui avait assisté à l'échange de points de vue, ajouta :

– En fait, tout bouge : le drapeau, le vent et l'esprit.

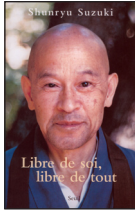
La Voie du milieu embrasse le plan relatif et le plan absolu. Et quand le mental s'apaise par la concentration sur la posture et la respiration, la source, l'esprit vaste apparaît. Lui ne bouge pas. Alors le drapeau, le vent et le mental peuvent bouger, tous ces mouvements ne bougent pas. On réalise la vacuité des formes. C'est juste ainsi, la réalité totale de l'univers entier dans l'instant.

Enō termine son commentaire du *Prajñāparamitāsūtra*, dans le *Sutra de l'Estrade*, par ces mots : « N'ayez de demeure ni intérieure ni extérieure! Allez et venez en toute liberté! Rejetez seulement de votre esprit ce à quoi il s'accroche. Que votre pénétration ne rencontre aucun obstacle. Lorsque votre esprit sera exercé à cette pratique, il n'existera plus fondamentalement aucune inégalité entre vous et la Grande Sagesse qui conduit vers l'autre rive. »

Cette réalisation ne passe évidemment pas par notre conscience personnelle. C'est pourquoi Enō emploie le terme *fondamentalement* dans son discours. Dans une émission de télévision qui s'appelait « Des moines en laboratoire », on couvrait d'électrodes, de capteurs, la tête de moines en méditation. Quand les chercheurs ont demandé à ces pratiquants confirmés s'ils voulaient bien se prêter aux expériences, beaucoup ont accepté, mais l'un d'eux a dit : « Ça ne m'intéresse pas. Comment pouvez-vous mesurer, attraper, ce qui n'a pas de limites? »

L. B.

QUELQUES LECTURES D'ÉTÉ



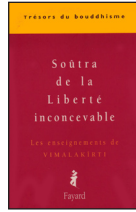
Libre de soi, libre de tout
Shunryu Suzuki
éditions du Seuil

Un recueil de causeries vient de paraître, traduit de l'américain en français. Il regroupe les derniers enseignements de Shunryu Suzuki donnés lors de sesshin, peu avant sa mort survenue le 4 décembre 1971, par ce maître venu du Japon, fondateur à San Francisco d'un centre très réputé. Ses propos ont été retranscrits par un scribe, d'où notre chance de pouvoir les lire. Des disciples se sont chargés d'aboutir à ce livre, soucieux de ne pas dénaturer ses paroles, son style typiquement oral.

L'emprise sur le lecteur est si forte qu'on aimerait le finir d'une traite, mais son poids spirituel est tel qu'il sera bénéfique de le relire plus d'une fois, car la particularité de ce maître réside dans sa simplicité bon enfant – une pure simplicité livrée en toute innocence, en toute candeur, qui s'étend entre le presque simpliste et le complexe clarifié. Il procède par gradins infimes et décortique le mode d'emploi dans la pratique de zazen. On appréciera un ton inimitable, tant il reste naturel, pénétrant, souvent imagé ou humoristique et aux exemples concrets. Suzuki parle de façon à être entendu par chacun comme par tous, sans distinction. Sa patience ne connaît aucune limite et il insiste sur l'effort indispensable afin d'«accepter les choses comme c'est», l'objectif de notre pratique étant de «parvenir à un calme intégral» mais aussi, à «agir sans peur pour ne pas limiter notre activité».

Sa conclusion : «Asseyons-nous comme une grenouille!»

O. S.

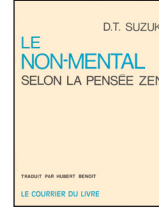


Soûtra de la Liberté inconcevable
Traduit du chinois par
Patrick Carré
éditions Fayard

Le *Sutra de Vimalakirti* est un ouvrage majeur qui exprime l'enseignement de l'esprit du zazen, l'esprit non-deux. Patrick Carré nous livre ici une traduction magistrale du texte sacré qui retrace les paroles de jadis, celles du Bouddha s'adressant à Vimalakirti et Shariputra. La version originale est basée sur la traduction de Kumarajiva, où sont inscrits ses propres commentaires associés à ceux de ses disciples exceptionnels de la période pré-chan, moines précurseurs de Bodhidharma. Il s'agit de Daosheng (355-434) et de Sengzhao (384-714).

Décrivant l'état de conscience pendant zazen, Vimalakirti dit : «Quand la conscience ne se fige ni dedans ni dehors, c'est cela, être tranquillement assis.» Daosheng ajoute : «Pour concentrer sa pensée, il faut la ramener sur son objet dès qu'elle le quitte. Quand la pensée s'en va et passe à autre chose, on dit qu'elle se disperse "au dehors". Ramenée sur son objet, elle se fixe "dedans". Être dérangé lorsqu'elle se disperse au dehors et être concentré quand lorsqu'elle se fixe dedans, c'est encore se disperser dans les notions d'intérieur et d'extérieur, rien qui ne vaille lorsque l'on cherche à concentrer sa pensée. Quand l'esprit ne se fige pas "dedans" il n'a pas d'intérieur où se fixer; s'il ne se fige pas "dehors", il ne peut pas exister dehors non plus. Dès lors, il n'a plus nulle part où se disperser.» De parole en commentaire, les moines du quatrième siècle retransmettent leur expérience exacte de l'esprit non-deux de la tranquille assise.

Y. B.



Le non-mental selon la pensée zen
D. T. Suzuki
éd. Le courrier du livre

Daisetz Teitaro Suzuki (1870-1966) est un auteur reconnu de livres et d'essais sur le bouddhisme et sur le zen, qui jouèrent un rôle important dans l'intérêt porté au zen en Occident. Cet ouvrage, publié en français en 1975 et plusieurs fois réédité, est une œuvre capitale de cet universitaire. Ses commentaires du *Sutra de l'Estrade (Tanching)* du sixième Patriarche, «traitent en effet le problème central du zen; nous sommes là au point ultime que puisse atteindre l'intuition intellectuelle de l'homme lorsqu'il s'interroge sur lui-même; et la pensée de Huineng représente la forme la plus pure, la plus subtile et la plus pénétrante de toute la doctrine zen». La notion de non-mental (japonais *mu-shin*, chinois *wu-nien*) y est abondamment développée, ainsi que la relation entre *dhyāna* et *prāṇa* (méditation et sagesse). Toutefois, les très nombreux dialogues zen (*mondō*) ne sont pas le moindre intérêt de cet essai.

J.-P. R.

SHIN JIN FU NI
信心不二

Shin : esprit
Jin : foi
Fu : non
Ni : deux

Traduction :
«L'esprit de foi est non-deux» ou
«foi dans l'esprit non-deux».
C'est le premier vers de la strophe
72 du *Shinjinmei* de maître Sōsan.

Y. B.

Ont collaboré à ce numéro :

- | | |
|-----------------|--------------------|
| Yen Bach | Jean-Pierre Romain |
| Luc Bordes | Martine Romain |
| Luc Boussard | Evelyn de Smedt |
| Philippe Coupey | Otello Spolverato |

Édition juin 2011
Tiré à 600 exemplaires



DOJO ZEN DE PARIS
175, rue de Tolbiac - 75013 Paris
Tél. : 01 53 80 19 19
www.dojozenparis.com